Le ZIRCONIA

 CHAPITRE XVI

 Ce soir là, la température était descendue à 34 degrés.

Vers vingt heurs, Max, stationna sa Ford, dans une rue pas loin de la marina d’Alton Road. Il prit place à la terrasse d’une brasserie, et se mit à scruter discrètement les alentours. L’histoire de l’indic d’Orlando l’avait échaudé.

Il avait une envie pressente de contacter Charles et faire le point avec lui sur cette somme colossale, qui n’était pas prévue dans leur plan. Mais ce n’était pas raisonnable, pensait-il. Les écoutes téléphoniques allaient bon train depuis l’attaque du fourgon blindé et Charles, devait surement se trouver dans un commissariat entrain de se faire cuisiner par les flics.

Une fois rassuré, qu’on ne l’ait pas suivi, il se dirigea sur le port de plaisance.

Comme tous les soirs à cette heure-ci, il y avait une ambiance de port, les cris joyeux des enfants se mêlaient à la musique des établissements. Les terrasses des cafés et restaurants étaient bondés de monde. Il longea un ponton où se trouvaient amarrés, côte à côte, plusieurs voiliers et Yachts. Arrivé devant un beau catamaran de 65 pieds il le dépassa, puis revint sur ses pas tout en surveillant les parages.

Il franchit la passerelle et se retrouva sur le pont arrière du yacht. Il venait de mettre pour la première fois les pieds, sur Le Zirconia.

 C’est un catamaran moteurs, un multicoque en aluminium possédant toutes les qualités d’un véritable yacht Un vrai bateau de croisière très luxueux, marin, capable de couvrir des centaines de milles à une vitesse impressionnante grâce à son faible tirant d’eau. Doté d’une grande autonomie, sa hauteur sous nacelle et les formes novatrices de sa carène lui confèrent aussi des qualités marines exceptionnelles.

 Le carré (salon) du bateau était allumé ; Max franchit le pont arrière recouvert de teck, jeta un regard à l’intérieur et tapa un petit coup à l’entrée.

 A l’intérieur, se trouvait un homme assis sur une banquette, face à la télé. Il tourna son regard vers l’entrée, ébaucha un sourire, puis se leva.

Il était habillé tout en blanc, grand, blond avec des yeux bleus et très bronzé, ne dépassant pas les quarante ans. Les poils de ses avants bras étaient dorés par le soleil. Ses mains étaient puissantes comme tout son corps.

Il paraissait le genre de gars qui aime la belle vie, le soleil et les croisières, mais dans son regard, il y avait un soupçon de dureté. Il semblait avoir été confronté à des aventures très dangereuses, et portait une cicatrice d’au moins quinze centimètres sous la mâchoire, que sa peau tannée, rendait moins visible ; c’était comme si on avait essayé de l’égorger. Il dégageait une force dynamique qui l’avait surement aidé à s’être tiré maintes fois d’aventures qui, pour d’autres, eussent fini dans un cercueil.

Max le connait depuis des années, il le soupçonnait d’avoir transporté de la came pour le compte des mexicains, il y a bien longtemps. Puis, ce dernier avait disparu de la circulation un bon moment, pour réapparaitre il y a quelques mois, avec ce beau yacht sur lequel ils s’y trouvaient.

 —Mon ami ! Entre, ça fait plaisir de te revoir. dit-il

Ils se serrèrent la main vigoureusement.

 —Comment vas-tu Harry !? Oulla… magnifique… Mon cœur s’emballe.

Max, lançait des regards partout, l’intérieur très luxueux du catamaran était époustouflant*.* Le carré était long d’une dizaine de mètre sur six de large, avec des baies vitrées tout autour. Il était d’une beauté renversante.

 Une atmosphère harmonieuse se dégageait des meubles en bouleau clair et du skaï beige, pour la tapisserie. A l’entrée, côté tribord, se trouvait une Kitchenette /Bar, avec sa hotte et tout l’équipement électroménager encastré. De ce coté-ci le parquet est en bois acajou contrastant avec les meubles, attenant, une grande table de repas qui fait salle à manger.

En face du bar, un très grand salon en cuir et une table basse art- déco. Vers l’avant, deux très beaux salons et des meubles de rangement occupaient l’espace. Tout le plafond était tapissé de tissus en satin blanc, contrastant avec l’épaisse moquette bleue et saumon. Des rideaux, étaient tirés sur toutes les baies.

Le poste de pilotage, équipé de tous les instruments de bord dernier cri était impressionnant. Des écrans affichant la surveillance extérieure du bateau, s’y trouvaient. Un téléviseur écrans plat, rabattable par télécommande, descendait du plafond.

Un escalier menant vers deux cabines dont une pour le propriétaire se trouvait à bâbord, plus deux autres accès à tribord pour les autres cabines invités.

 —Tu bois un coup ? Lança Harry.

 —Une bière, je vais jeter un coup d’œil, en bas, dit-il.

 En s’engouffrant vers la coque de tribord, par l’escabeau en bois acajou, il visita les deux immenses cabines ayant chacune une salle de bain complète. Chaque cabine disposait d’un hublot, avec une vue sur la mer, d’un grand lit à deux places, une table basse, un fauteuil, des placards et un bureau tapissé de cuir beige. Le parquet était recouvert de moquette. Un panneau au plafond donnant sur le passavant, d’où on apercevait le ciel et ses étoiles.

Puis il repassa dans la coque coté bâbord. C’était dans la même conception, avec une décoration aussi soignée.

 Harry, revenant du Bar posa sur la table basse des boissons, des amuses gueules et des toasts de saumon. Max, finissant sa visite, remonta au carré. Ils s’installèrent sur des fauteuils cotés tribord

 —Je ne t’ai pas vu ces derniers temps, lui fit remarquer Max

 —Je n’étais pas loin des Caraïbes, enfin, plus prés du Venezuela. J’ai travaillé le gasoil.

 —Travaillé le gasoil ?

 —Ouais, on se rapproche des côtes de Caracas on s’approvisionne à 5 cents, le litre puis on le revend aux Caraïbes.

 —5 cents le litre ?

 —Il y a un pognon fou ! J’ai rajouté des réservoirs. Le bateau peut prendre jusqu’à 8800 litres. Mais il faut graisser la patte aux gardes côtes, avoir des relations solides, quoi. Ce fou de Chavez les paye mal, poursuivit-il.

 —C’est donné, fit Max (avec étonnement).

 —C’est qui tes clients, Max ?

 —C’est des amis, des expatriés qui habitent en suède. Un couple, des gens très bien .Il payent cash.

 —Ils ont l’intention d’aller où ?

 —On fera les Bahamas.

 —Ah les Bahamas, dit-il, ouais, j’ai confiance en toi, en plus tu connais le coin comme ta poche. (Plissant les yeux)

 —T’inquiète pas pour le bateau, j’en prendrais soin.

 —T’as toujours été correct….. Je sais que tu ne touches pas à la came. Hein Max ? (l’observant comme un renard).

 —Jamais je n’y toucherai… mon Dieu. ! (Mettant ses mains devant).

 —Ton permis CAPT 200, tu l’as toujours ?

 —Oui, je l’ai renouvelé. Tu as déjà vu un skipper sans permis ?

 Harry éclata de rire, puis lève son doigt bronzé.

 —Y en a beaucoup, tu peux me croire, avec des faux en plus….

 —On vit dans un monde de fous.

 —On fait 10.000 dollars la semaine ? Ça te va ?

 —Impossible. J’ai le cuistot à payer, le gasoil et tous les autres frais…

 —Bon on fait. 8000 et n’en parlons plus.

 —Non mon ami, c’est des gourmets, ils veulent pension complète. 7000 dollars, .pas plus….

Harry, se mit à hocher lentement la tête, il semblait hésiter.

 —Je préfère que ce soit toi ! OK pour 7500, cash. Finit-il par lâcher.

 —J’aurai besoin du téléphone satellite du bateau. Je payerai les communications.

 —OK. Pas de problème. ..On dine ensemble sur le port ?

 —Pas ce soir Harry je suis rétamé, peut-être demain …je viendrai faire des essais sur les moteurs.

 CHAPITRE XVII

 Le lendemain, jeudi après-midi, la température avait augmenté de plus belle. Charles était stationné sous des pins, dans une petite rue calme d’Orlando ; Il avait laissé le moteur tourner et la climatisation se battre contre la chaleur extérieure. Cela faisait un bon quart d’heure qu’il lisait le scoop, son visage était fermé. Quand son regard accrocha le montant astronomique de la somme dérobée, il eut le souffle coupé, au point de refermer le journal, pour le rouvrir quelques secondes après, n’y croyant pas ses yeux. Il eut l’idée d’appeler Max mais se résigna, il fallait maintenant suivre avec prudence, les consignes du deuxième plan mis en place.

 Arrivé au paragraphe parlant de la perquisition de tout l’immeuble où se trouve le parking 174, et raconté en détail dans un style burlesque, il eut un petit rire et son visage finit par se détendre.

Il referma le journal puis se mit à réfléchir.

 ---Elle avait bien dit, trois millions de dollars, maintenant, on se retrouve avec treize million… elle le savait d’avance, elle nous a manipulé, se dit-il.

 CHAPITRE XX

 Il faisait très beau, et la mer était belle sous un ciel bleu. Le bateau venait de pénétrer dans les eaux territoriales de l’archipel des Bahamas. Paola, était toute contente de découvrir pour la première fois ces beaux paysages. La traversée du Gulf Stream fut légèrement agitée, et s’était terminé dans une mer calme ; on apercevait une fine ligne de terre, c’était les iles Bimini. A l’époque de la prohibition aux Etats unis, elles avaient servis de plaque tournante, de contrebandes. Aujourd’hui c’est le paradis d’espèces rares de poissons, de crustacés, d’oiseaux etc.

 Plus le catamaran progressait et plus l’eau devenait limpide et claire, progressant graduellement vers la turquoise; c’est la particularité des Bahamas, une destination idéale pour les amateurs de plongée sous-marine et des plages de toute beauté.

Connaissant très bien l’archipel, Max, aux commandes du Zirconia maintenait une vitesse de croisière de 25 nœuds. Il pilotait avec assurance ce bateau de 65 pieds aux coques en aluminium pouvant atteindre les 32 nœuds facilement.

Paola était aux anges.

 ---Max ! Des dauphins ! Ils nous poursuivent, ralentissez un peu ! criait-elle (lui faisant signe de ses deux mains).

Elle jubilait, assise dans son fauteuil roulant, elle tenait le garde-corps, sous le regard attentif de Charles qui la surveillait : elle avait insisté pour qu’il l’installe à tribord, sur le passavant, pour mieux regarder les dauphins qui les suivaient régulièrement, et le paysage fantastique de l’archipel des Bahamas qui se dessinait au loin, avec ses plages de sable blanc et cocotiers. Son appareil photo cliquait sans arrêt, elle en profitait pleinement, très heureuse de vivre ces merveilleux moments.

 CHAPITRE XXII

 Avantagé par une mer calme, après quatre heures de navigation, et une vitesse de croisière de 25 nœuds cap à l’ouest, Max se rapprochait de Miami. Il aperçut dans ses jumelles, les jolies tours de condos et d’appartements alignées.

Sur le pont du Zirconia, vers la proue, brillait un beau soleil se reflétant sur le bois de chêne étincelant du lustrage. Max, augmenta un peu plus la climatisation puis alla au bar, se servit une bière, laissant le pilote automatique se débrouiller.

 Quelques temps après, il se rassit sur le siège de barre et se prépara à traverser le Gulf Stream, le fameux courant qui remonte du Golfe du Mexique, poussant vers le nord. Il réduisit la vitesse à dix nœuds pour tester sa force, ne le sentant pas trop fort, il augmenta légèrement la vitesse.

Une demi-heure avant son arrivée à la marina, il eut une envie folle d’appeler Carol, qu’il n’avait pas revue depuis leur dernière-tête à tête, passé au restaurant asiatique d’Orlando.

Il s’empara du téléphone Iridium.

 ---Bonjour Carol,

 ---C’est Max ? (reconnaissant la voix).

 ---Mais oui….. Comment vas-tu ?

 --Ça va, c’est quoi ce numéro de téléphone ?

 ---C’est celui qu’on utilise sur les bateaux, en mer.

 ---Tu es en mer, en ce moment ?

 ---Oui, Je suis sur un catamaran. J’étais aux Bahamas, je rentre sur Miami tu ’es à coté d’une webcam là ?

 --- oui, j’ai mon PC, tu veux me voir ? dit-elle en riant. Tu as de quoi noter ?

Cinq minutes après ils se voyaient, bavardèrent un peu. Max, profita pour lui faire visiter le carré, la cuisine et le pont, tout en dirigeant la webcam du PC portable.

 Cette après-midi, l’inspecteur Adam Green, avait pris poste sur la terrasse de sa chambre d’hôtel. Un rictus se dessinait sur ses lèvres, à l’aide de ses jumelles, il observait le Zirconia qui s’approchait de l’est. Jurant grossièrement, Il entra dans sa chambre, récupérer son appareil photo,

Le Zirconia regagnait son port d’attache. Adam, régla le zoom et prit deux photos de Max, seul à bord, puis il accrocha son appareil photo à son cou, ouvrit son sac et s’empara d’un Beretta 9 mm tout neuf n’ayant jamais servi. Il enfila une veste légère, et quitta sa chambre pour le port de plaisance.

 Arrivé sur la marina, il se dirigea vers une brasserie se trouvant face au ponton et s’installa en terrasse. Vingt minutes plus tard, il aperçut Max qui sautait du catamaran.

 CHAPITRE XXV

 Max ne se fit pas prier longtemps, dès que s’installe la nuit il virait à l’est vers les Bahamas.

Le courant du Gulf Stream n’était pas fort, et le Zirconia avançait à une vitesse réduite. Dès la fin de la traversée du courant, il mit la gomme et passa à 25 nœuds.

Il croisa un super paquebot illuminé et fut impressionné par la grandeur du bâtiment flottant, il eut l’impression que le Zirconia faisait du sur place.

Dans la nuit, l’alarme de son radar se déclencha plusieurs fois. Il fit attention à un voilier, préférant ralentir très tôt et réduisit la vitesse à dix nœuds. Les feux du bateau éclairaient très bien la mer et Max avançait avec assurance, aidé par les instruments de bord de première qualité.

 En cours de navigation, il n’arrêtait pas de cogiter. La peur lui avait creusé l’estomac. Sur la marina, il avait reconnu le flic avec sa barbe courte taillée à la mode. Il s’en souvenait très bien, ce dernier l’avait bien contrôlé dans la rue à Orlando.

 —Mais comment se fait-il qu’il soit à Miami, et qu’il connaisse la propriété de mes parents? se demandait-il.

Donc on les surveillait de très prés. Les flics avaient bien relâché Charles à Orlando, d’après celui-ci, il n’avait pas été suivi en venant à Miami. Subitement rentre en scène ce diable de flic. Puis, lui revint l’mage de l’indic à la mobylette qui l’avait pisté.

L’inquiétude l’habitait, il se rappelait les années passées derrière les barreaux, la violence qu’il y avait à l’intérieur de la prison. Sans Charles il aurait subi la foudre des gangs c’était des vrais criminels qui ne reculaient devant rien la majorité y étaient pour assassinats ou pour trafic de drogue.

 Après avoir été libéré en conditionnel, il avait trouvé Miami en ébullition la violence avait redoublé. Il y avait de plus en plus de drogués et le nombre de prostituées avait triplé ; la plupart étaient séropositives et accros à toutes les drogues. Puis le crack avait fait son apparition. Ça allait tellement vite pour lui, qu’il s’était senti dépassé par les événements.

 Quelqu’un lui avait dit un jour ; Max !, l’argent de la drogue a quelque chose de bizarre, tu en gagnes tellement vite que tu ne comprendras plus pourquoi les autres cons, attendent leurs salaires à la fin du mois, de là, il te semblerait que tu es plus malin que les autres, mais une fois que tu prendras gout à la chose, il te sera difficile de stopper.

Puis un soir, en entrant dans un jardin public, lieu où il avait rendez- vous avec un faussaire, il aperçut trois gamins âgés de 14/15 ans (deux garçons et une fille) ils étaient assis à côté d’un arbre en train de se préparer des doses, leurs seringues à la main.

Ce soir-là il s’était promis qu’il ne mettrait jamais de came dans la remorque frigo de Ned, qu’il ne serait jamais le fossoyeur de ces gamins. Qu’il aurait tout à gagner en rasant les mures, que de vendre la mort.

 Puis, son visage s’illumina en pensant au pactole de 2 millions dollars, que Charles et lui, avaient arraché à Paola.

Ils avaient très bien négocié leur part. Son capital venait d’augmenter de 1.million dollars en plus des 400.000 dollars qu’on lui avait promis, au départ.

Le jour où ils avaient fait le coup du fourgon blindé, il avait sur lui, toutes ses économies, 940 dollars, une peau de chagrin. Où pensait-il fuir en cas de coup dur, avec une misérable somme pareille ? Mais, il n’avait plus le choix, et il avait cru en Charles. Il savait que ce dernier se tenait à carreau depuis des années, mais connaissant Charles, cela ne l’avait nullement étonné que ce dernier soit sorti de son lit.

C’était bien le train qu’il fallait prendre en marche, il se félicita de ne pas l’avoir raté, pensait-il.

Le téléphone iridium sonnait, le tirant de son passé.

---Tu devais rappeler non ? aboya Charles.

---Merde, j’ai complètement oublié. Dans deux heures, je serai~~s~~ à Nassau, Vous avez mangé ?

---Oui, on vient de finir, je te passe une commande chez le même traiteur qu’ hier, tu veux ?

---Ouais vas-y, à tout à l’heure.

 Vers 01H15, Max amarra le catamaran, au port de plaisance de Nassau, il se fit aider par Charles.

Elle, se trouvait sur le ponton assise dans sa chaise roulante, ses emplettes sur les genoux, elle les regardait faire avec un petit sourire aux lèvres.

---Joli travail Max, lui envoya-elle

---Merci Paola. (S’adressant à Charles) ce connard de flic, m’a énervé. J’avais mis la gomme, jusqu’ à trente nœuds, comme si je voulais fuir la Floride.

---Ne t’inquiète pas …

Ils pénétrèrent dans le carré et s’installèrent dans le salon.

Un quart d’heure plus tard, le traiteur se pointa avec le diner de Max.

.

 CHAPITRE

Allongée sur le confortable fauteuil trois places, deux oreillers derrière le dos, elle semblait tourmentée. Charles, l’avait aidé à enfiler ses pyjamas verts clair en coton, avec des dessins en petits papillons jaunes.

Max qui venait de terminer son repas avait l’air anxieux et faisait tout pour le cacher. Charles était à son deuxième verre de Whisky. La table basse était bien garnie.

La musique de blues pas trop fort accompagnait cette ambiance tendue.

 —C’est surement lui qui nous a collé cet indic, que tu as tabassé à Orlando….. Lâcha Max.

 —Surement,…enfin, il n’a aucune preuve….. A mon avis il veut faire son gros coup de policier.

 —Est-ce qu’il est autorisé à enquêter à Miami ? demanda –t- elle.

 —Non, ce n’est pas sa juridiction. Pour une mission, ils envoient au moins deux flics,Ils doivent aussi travailler avec la police locale. Apparemment il a collé Max depuis le début.

 —On ne peut pas non plus, l’empêcher de faire son boulot…non ? Enchaina-t-elle.

Charles et Max se jetaient des regards puis éclatent de rire, suivi de Paola.

Un moment plus tard, Max se mit à parler lentement :

 —Il m’a repéré, bien avant que je le repère….donc Il a vu le moteur que j’ai embarqué, (une main croisée et l’autre sur le montant, une position de penseur) . Comment un homme seul, peut soulever un moteur de 120 kg ? (fronçant les sourcils). Le Yamaha 115 V4 pèse 128kg, si je ne me trompe…..

Paola se redressa à l’aide de ses deux mains. Les yeux grands ouverts elle fixait Charles puis s’exclama :

Oui ! Il a raison Max ! Je sens quelque chose. En plus il n’y a personne à la propriété, il va donc pénétrer et fouiller !!

Charles la regardait, il semblait très inquiet. Puis, il se tourna vers Max qui se mordait la lèvre en clignant des yeux

 —Tout dépend où il t’a vu. S’il t’a vu charger ou décharger le moteur, il aurait compris ; Parfaitement, c’est trop lourd pour un homme seul. C’est même impossible.

 —Je ne peux pas savoir où il m’a vu ! s’écria Max (se levant, énervé, lançant les mains en l’air tout en jurant).

 ---Le dernier vol pour Miami est à une heure du matin donc c’est trop tard,

 —Pour arriver là-bas avec le Zirconia, il faudra au moins six heures de navigation…

 Elle reprit sa position allongée, ferma les yeux et resta immobile.

Tous les trois réfléchissaient, essayant de trouver une solution. Ils étaient convaincus qu’Adam allait rentrer dans la propriété de Max pour chercher l’argent qui restait : leur part du gâteau. Quatre millions dollar qui restait.

 ---MAX….. Appel la police de ton quartier………Prend leur numéro sur internet…Lança-t-elle (les yeux toujours fermés)

 ---Quoi ? ! répondit-il, la police ?

 --Tu es folle ma parole ? ! s’exclama Charles à son tour.

Elle se redressa.

 ---S’il est déjà là- bas vous n’aurez pas le temps …il trouvera bien avant votre arrivée. Appelle les flics à Miami, avec une puce prépayée, fais-toi passer pour un de tes voisins. Tu leur diras qu’il y a des cambrioleurs chez les Feyrets ! Que tu les as même vus. Rajouta-t-elle.

Un long silence s’installa dans le salon. Le CD arrivé à sa fin ne diffusait plus de blues.

Charles réfléchissait vite et plissait les yeux. Il se tourna vers Max :

 --Je crois qu’elle a raison Max. On n’a pas d’autres choix. Appelle, va-y ! Lâcha-t-il d’une voix grave.

C’est vers deux heures du matin, que la police de Miami, fut alertée.

.

 \*